

# Rabelais, il a raté son coup

Une interview sur Gargantua et Pantagruel pour le Meilleur Livre du Mois.

*Vous voulez que je vous parle de Rabelais ? d'accord, j'ai fouillé ce matin encore l'Encyclopédie, alors maintenant je sais. Y a tout là-dedans, la Grande Encyclopédie. On fait des carrières formidables avec ça. Justement, j'ai cherché au mot « Rabelais ».*  
*Vous-vous, avec Rabelais, on parle toujours de ce qu'il faut pas. On dit, on répète partout : « C'est le père des lettres françaises » Et puis il y a de l'enthousiasme, des éloges, ça va de Victor Hugo à Balzac, à Malherbe. Le père des lettres françaises, ha là là ! c'est pas si simple. En vérité Rabelais, il a raté son coup. Oui, il a raté son coup. Il a pas réussi.*  
*Ce qu'il voulait faire, c'était un langage pour tout le monde, un vrai. Il voulait démocratiser la langue, une vraie bataille. La Sorbonne, il était contre, les docteurs et tout ça. Tout ce qui était reçu et établi, le roi, l'Église, le style, il était contre.*

*Non, c'est pas lui qui a gagné. C'est Amyot, le traducteur de Plutarque : Il a eu, dans les siècles qui suivirent, beaucoup plus de succès que Rabelais. C'est sur lui, sur sa langue, qu'on vit encore aujourd'hui. Rabelais avait voulu faire passer la langue parlée dans la langue écrite : un échec. Tandis qu'Amyot, les gens maintenant veulent toujours et encore de l'Amyot, du style académique. Ça c'est écrit de la m... : du langage figé. Les colonnes d'un grand quotidien du matin, qui se flaire d'avoir des rédacteurs qui écrivent toujours et encore de ça donne un cloaque à verbe bien filé, à phrases bien conduites, avec, à la fin de l'article, une petite astuce innocente. Pas dangereuse, pas trop forte, pour ne pas effrayer le public. C'est ça l'échec de Rabelais, c'est ça l'héritage d'Amyot. De la vraie m... je continue.*

*Rabelais a vraiment voulu une langue extraordinaire et riche. Mais les autres, tous, ils l'ont émasculée, cette langue, jusqu'à la rendre toute plate. Ainsi aujourd'hui écrire bien, c'est écrire comme Amyot, mais ça, c'est jamais qu'une « langue de traduction ».*

*Une de nos contemporaines presque célèbre a dit une fois en lisant un livre : « Ah ! que c'est beau à lire, on dirait une traduction ! » Voilà qui donne le ton.*

*C'est ça la rage moderne du français : faire et lire des traductions, parler comme dans les traductions. Moi, y a des gens qui sont venus me demander si je n'avais pas pris tel ou tel passage de mes livres dans Joyce. Oui, on me l'a demandé ! c'est logique, parce que l'anglais, c'est à la mode. Moi je parle l'anglais parfaitement, comme le français. Aller prendre quelque chose dans Joyce ! Non, comme Rabelais, j'ai tout trouvé dans le français même.*

Lanson dit : « Le français n'est pas très artiste. » Pas de poésie en France, tout est trop cartésien. Il a raison, évidemment, Amyot, voilà un pré-cartésien, et c'est ainsi que tout a été gâché. Mais c'était pas le cas de Rabelais : un artiste.

Rabelais, oui, il a échoué, et Amyot a gagné. La postérité d'Amyot, c'est tous ces petits romans émasculés qui paraissent de nos jours dans les meilleures maisons d'édition. Des milliers par an. Mais, des romans comme ça, moi j'en fais un à l'heure.

Or, on ne publie que cela, où est la postérité de Rabelais, la vraie littérature ? disparue. La raison en est claire. Il faudrait comprendre une fois pour toutes (assez de pudibonderie !) que le français est une langue vulgaire, depuis toujours, depuis sa naissance au traité de Verdun. Seulement ça, on ne veut pas l'accepter et on continue de mépriser Rabelais.

« Ah ! c'est rebelle ! » dit-on parfois. Ça veut dire : attention, c'est pas délicat, ce truc-là, ça manque de correction. Et le nom d'un de nos plus grands écrivains a ainsi servi à façonner un adjectif diffamatoire. Monstrueux ! Car c'était un type très fort, Rabelais, écrivain, médecin, juriste... Il a eu des embêtements, le pauvre, même de son vivant : il passait son temps à essayer de ne pas être brûlé.

Non, la France peut plus comprendre Rabelais : elle est devenue précieuse. Ce qui est terrible à penser, c'est que ça aurait pu être le contraire, la langue de Rabelais aurait pu devenir la langue française.

Mais il n'y a plus que des larbins, qui sentent le maître et veulent parler comme lui. Vive l'anglais, la retenue plate !

Rabelais, me direz-vous, ça sent bien un peu le système : oui quoi, ce type, il a été traqué par la persécution catholique, il battait en breche les puissants. Oui, ça sentait le fagot, ce qu'il faisait.

Voilà l'essentiel de ce que je voulais dire. Le reste (imagination, pouvoir de création, comique, etc.) ça ne m'intéresse pas. La langue, rien que la langue. Voilà l'important. Tout ce qu'on peut dire d'autre, ça traîne partout. Dans les manuels de littérature, et puis lisez l'Encyclopédie. Si vous en voulez plus, allez demander à tous ces grands écrivains qui, eux, ont « des idées sur Rabelais ». Ah ! que j'en connais qui se prendraient la tête entre les mains et vous diraient avec sérieux : « Rabelais, quel prodigieux inventeur de mots ! » Ce ne sont que des bavards.

Ferez-vous en plûôt à ce qui est intéressant chez Rabelais : son intention un peu démagogique d'attirer le public en parlant comme lui, je comprends, moi, Rabelais, était médecin et écrivain, comme moi. Ça se voit, la crudité juste. C'était un bon anatomiste d'ailleurs et, chose prodigieuse pour l'époque, il opérât déjà. Vi, il a même inventé un appareil chirurgical.

Il ne devait pas croire beaucoup en Dieu, mais il n'osait le dire. Du reste, il a pas mal fini, il a pas eu de supplice. Ça été après, le supplice, quand on a académisé le français qu'il parlait pour en faire une littérature de bachot et de brevet élémentaire.

Comme dit Robert Poulet, on a fait un français maigre alors qu'il avait un français gras. Pire : squelettique. Même Balzac n'a rien ressuscité. C'est la victoire de la raison.

La raison ! Faut être fou. On peut rien faire comme ça, tout émasculé. Ils me font rire. Regardez ce qui les contrarie : on n'a jamais réussi à faire « raisonnablement » un enfant. Rien à faire. Il faut un moment de délire pour la création.

Mais non, en littérature, faut rester propre. Alors on met aujourd'hui des lignes de points de suspension quand il se passe quelque chose et puis ça continue bien tranquillement : « le lendemain ils étaient tous deux invités à la réception de la duchesse ». Oh ! je ne recommande pas l'érotologie, ça me dégoûte, mais ce qui est terrible c'est ce langage trop poli.

Ce qu'il y a en effet de bien chez Rabelais, c'est qu'il mettait sa peau sur la table, il risquait. La mort le guettait, et ça inspire, la mort ! c'est même la seule chose qui inspire, je le sais, quand elle est là, juste derrière. Quand la mort est en colère.

Il était pas bon vivant, Rabelais, on dit ça, c'est faux. Il travaillait. Et, comme tous ceux qui travaillent, c'était un galérien. On aurait bien voulu l'avoir, le condamner. Autres galères, celles du pape, ça a existé, c'est vrai. Et là, les gars, il fallait qu'ils rament, qu'ils ramassent, comme dirait M. Duhamel.

Bardamu aussi, mon héros dans le Voyage, il dirait ça. Ah ! les imparfaits du subjonctif...

J'ai eu dans ma vie le même vice que Rabelais. J'ai passé moi aussi mon temps à me mettre dans des situations désespérées. Comme lui, je n'ai rien à attendre des autres, comme lui, je ne regrette rien.

Louis-Ferdinand Céline.